

ignorant et barbare qui les foule aux pieds. Le despotisme écrase de son sceptre de fer le plus beau pays du monde ; il semble que les malheurs des hommes croissent en proportion des efforts que la nature a faits pour les rendre heureux.

A l'extrémité méridionale de l'Égypte, on trouve Assouan, l'ancienne Syené ; elle n'est guère plus considérable que les autres villes de la Haute-Égypte ; elle a pourtant, indépendamment de ses mosquées, une citadelle. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est qu'elle est au point où se termine la première cataracte du Nil.

L'île d'Eléphantine, vis-à-vis de Syené, est célèbre par sa beauté ; des bois, des jardins, des moulins, des ruisseaux, des rochers, concourent à en faire un lieu charmant.

A l'extrémité méridionale de l'île sont des restes d'architecture égyptienne. Les habitans de l'île de Philæ sont les plus grossiers des Arabes de ces contrées. Huit temples sont amoncelés sur ce petit espace. Ils frappent par leur grande dimension et leur magnificence. On dirait que les Égyptiens ont voulu, par ces monumens, donner une haute idée de leur pays aux voyageurs qui venaient de contrées plus méridionales ; mais après avoir quitté l'Égypte, en allant au sud, on trouve des édifices encore plus vastes.

NUBIE.

AUTREFOIS les voyageurs qui visitaient l'Égypte s'arrêtaient ordinairement aux cataractes. Des obstacles de tout genre les empêchaient de pénétrer plus au sud. L'expédition française était allée un peu au-delà de la première cataracte ; antérieurement à cette époque, Norden avait réussi à remonter le Nil jusqu'à Deir, point où ce fleuve, s'écartant de la ligne du nord au sud, fléchit à l'ouest.

Aujourd'hui l'on remonte sans difficulté le Nil à une distance considérable au-delà de la première cataracte ; M. Legh, M. Light, et d'autres voyageurs sont allés plus loin que Norden ; M. Gau a pu examiner attentivement, dessiner et décrire les beaux monumens qui s'élèvent sur les deux rives du fleuve ; Burckhardt s'est enfoncé très-avant dans la Nubie ; enfin des circonstances particulières ont permis à M. Cailliaud et à M. English de pousser leurs courses jusqu'à une distance considérable dans le sud.

La hauteur des cataractes du Nil, si célèbres chez les anciens, a été singulièrement exagérée, car elle n'est que de quatre à cinq pieds ; elles

sont produites par une barrière de rochers à travers lesquels le fleuve se fraye une issue. Elle offre un aspect imposant. Le sauvage désordre des rochers de granite qui prennent les formes les plus bizarres, l'absence de toute culture, le fracas des eaux, le caractère âpre et mélancolique de toute cette scène, forment un tableau qu'il est presque difficile de décrire. Au-delà de cette cataracte, l'aspect du pays change totalement. La vallée de la Haute-Egypte, déjà très-étroite, se resserre tout-à-coup, et les montagnes laissent à peine quelques espaces propres à la culture du dattier. La population égyptienne disparaît et fait place aux Barabras. C'est une belle race d'hommes. Ils sont grands et robustes, et n'ont en quelque sorte, au lieu de chair et de graisse, que des nerfs, des tendons et des muscles plus élastiques que forts; leur peau luisante est d'un noir transparent et foncé; ils ne ressemblent pas du tout aux nègres de l'ouest de l'Afrique, leurs yeux profonds étincellent sous un sourcil fortement surbaissé; ils ont les narines larges, le nez pointu, la bouche évasée, sans que les lèvres soient grosses, les cheveux et la barbe rares et par petits flocons: ridés de bonne heure, mais toujours vifs, ils ne trahissent leur âge que par la blancheur de leur barbe; leur physionomie est gaie. Ils sont vifs et bons.

Le premier monument qu'on rencontre au sud de Syéné est à Debout ou Debodé; plus loin on remarque des ruines assez considérables et d'anciennes carrières avec des inscriptions. Le monument de Khalapsché est entièrement taillé dans le roc et couvert de sculptures extrêmement curieuses; plusieurs des sujets représentés ressemblent à ceux du temple de Karnak en Égypte. Le temple de Dandour est précédé comme celui de Debout de trois propylons ou portes isolées placées l'une devant l'autre. A Garsché on voit une allée de sphinx et vingt-huit statues de diverses divinités. Dakkeh paraît avoir été le séjour d'une population considérable; le temple est long à peu près de quatre-vingt-dix pieds, il est précédé d'un propylon haut de trente-six pieds et couvert d'inscriptions grecques. M. Gau a trouvé encore d'autres monumens à Kesseh, à Meharakah, à Essabouah; ici une allée bordée de sphinx de chaque côté, et longue de cent quatre-vingts pieds, précède un grand pylone haut de trente-deux pieds. A ce pylone succède une cour longue de soixante pieds, entourée d'un portique aux piliers duquel sont adossées des statues nommées piliers cariatides. Elle est suivie d'une autre salle moins grande décorée de statues semblables, qui donne entrée dans dix chambres creusées dans le roc et ornées de sculptures.

Le monument de Derre, creusé entièrement dans le roc, est un des plus curieux de la Nubie. Les rangées de pilastres qui conduisent aux différentes parties du temple dénotent l'enfance de l'art. La surface intérieure des murs du sanctuaire et de ses pilastres est couverte de figures d'une exécution grossière : toutes ont été peintes. La distribution de tous les anciens temples de la Nubie est à peu près la même dans tous.

Ipsamboul offre dans ses monumens des dimensions plus colossales que les autres. L'encombrement des sables rend la visite de ces antiquités passablement difficile. Un grand morceau de sculpture représente un roi placé sur un char traîné par deux chevaux. Il est suivi de trois chars montés chacun de deux hommes équipés et costumés comme ceux qu'on voit dans un des bas-reliefs de Louqsor, ils lancent leurs traits contre un fort défendu par des hommes peints en jaune et portant une barbe pointue.

M. Gau pense que toute l'architecture d'Égypte a ses types dans les monumens de la Nubie, depuis les ébauches grossièrement taillées dans le roc, jusqu'aux derniers édifices construits sous les Ptolémées.

Le cours du Nil était assez bien déterminé depuis son embouchure jusqu'à Ouadi Halfa, où se trouve la seconde cataracte en remontant le Nil.

M. Cailliaud et d'autres voyageurs étaient déjà parvenus jusque là ; une circonstance favorable permit au premier, lorsqu'il revint en Égypte en 1820, de contenter son vif désir de pénétrer plus avant en Afrique.

Mohammed Ali avait résolu de soumettre les régions supérieures de la Nubie. Il était sur le point d'y envoyer une expédition commandée par Ismaïl pacha son fils. M. Cailliaud, connu depuis long-temps du pacha, obtint la permission de se joindre à l'armée. En novembre 1820, il partit de Daraon : il arriva le 5 janvier de l'année suivante, à Dongolah. Le 8 février il était au mont Barkal, dans le pays de Chaguy. C'est là qu'existent une multitude de ruines ; le nom de Meravé que porte cet endroit a fait croire à plusieurs voyageurs qu'ils étaient arrivés sur l'emplacement de la capitale de l'Éthiopie ; il était réservé à M. Cailliaud de dissiper cette erreur. Au pied du mont Barkal, à une lieue au nord du village, se trouvent les ruines de sept temples, et dix-sept pyramides, petites à la vérité, dont plusieurs sont d'une parfaite conservation. Sur l'une de leurs faces est un petit sanctuaire attenant à la pyramide, plusieurs sont couvertes en voûte avec clef. Les murailles intérieures de ce sanctuaire, et la partie de la pyramide qui en fait le fond sont couvertes d'hiéroglyphes ; il n'y en a

point sur les voûtes. L'encombrement des sables ne permet pas de juger si les pyramides ont été découvertes. Les temples ne sont pas aussi bien conservés que certaines pyramides ; trois de ces temples ont été en grande partie coupés dans la montagne qui est de grès. Dans le plus grand, le rocher s'est écroulé, et on ne reconnaît plus qu'une petite partie du monument.

Sur l'autre rive du Nil, à Nouri, sont douze pyramides à peu près aussi grosses que les principales de Sakkara, quatre comme les petites du même lieu, huit comme celles que l'on voit autour des pyramides de Gizeh ; elles sont en grès et poudingue friable, nature de pierre qui est cause de leur destruction.

Par une exception spéciale, et comme minéralogiste, M. Cailliaud obtint la faveur d'accompagner le prince Ismaïl au-delà du pays de Berber, pour la recherche des mines d'or, et il se rendit à Chendy en avant de l'armée. Après avoir observé la position géographique du confluent de l'Atbara, l'*Astaboras* des anciens, il parvint à Assour, non loin du dix-septième degré de latitude ; là il découvrit une ville antique avec des ruines considérables ; la position du lieu coïncide parfaitement avec celle que les auteurs anciens assignent à Meroé. Quatre-vingts pyramides y sont élevées, et il est à peu près incontestable que c'est là le siège de

l'antique métropole des Éthiopiens, si long-temps cherchée par les voyageurs et par les géographes.

Continuant sa route au sud, M. Cailliaud arriva jusqu'à un point aussi intéressant pour la géographie que la découverte de Meroé était importante pour les antiquités historiques. Entre le 15^{me} et le 16^{me} degré de latitude, il reconnut l'embouchure du Bahr-el-Abyad ou Nil blanc dans le Bahr-el-Azrac ou la rivière Bleue, appelée aussi Abaouy. Le premier de ces bras est le plus considérable ; il vient de l'ouest, et tout annonce qu'il sort de hautes régions, appelées *montagnes de la Lune*, selon le rapport unanime des anciens, des Arabes et des naturels du pays. Browne avait recueilli au Darfour une tradition semblable, ainsi que Maillet, consul français au Caire, dans la première moitié du dix-huitième siècle, et d'autres encore. Les rapports de M. Cailliaud la confirment aussi, sans qu'on soit cependant en droit d'en conclure que le Nil reçoit les eaux du Niger, opinion fondée sur les récits des naturels.

Après avoir vu les ruines de Soba, le confluent du Rahad (*Astosaba*), celui du Dender, la ville de Sennaar, le cours du Gologo, le pays de Fazoëlé, le Iabousse et le Toumat, autres affluens du Nil, M. Cailliaud parvint enfin en février 1822 à Singué, pays situé outre les deux branches du fleuve, et habité par des Musulmans, quoiqu'il se

trouve des païens ou adorateurs des arbres, de la lune et des étoiles dans le royaume de Bertât, à cinquante lieues plus au nord. C'est à Singué que s'arrêta le prince Ismail; ce fut aussi le terme du voyage de M. Cailliaud et de M. Le Torzec, son compagnon. Une maladie meurtrière faisait dans l'armée les plus grands ravages; déjà huit Européens y avaient succombé; il avait fallu traverser des montagnes et des forêts impraticables, souvent infestées de bêtes féroces; les habitans, non moins sauvages, opposaient aux Égyptiens des difficultés sans cesse renaissantes; l'on était à plus de 500 lieues de l'Égypte, et les navires de l'expédition avaient à franchir 50 lieues de cataractes. Tant d'obstacles firent renoncer Ismail pacha au projet qu'il avait conçu d'abord de pousser ses conquêtes plus loin vers l'ouest, et de remonter le cours du Bahr-el-Abyad.

Dans cette dernière excursion, M. Cailliaud se trouvait aussi loin de Meroé que Meroé l'est de l'Égypte. Aucun voyageur, de ce côté de l'Afrique, n'était parvenu aussi près de l'équateur. Browne s'est arrêté à 16° 10', et Bruce à 11°.

Tout le pays a été observé par nos compatriotes, sous les rapports qui intéressent le plus la géographie. Partout ils ont remarqué la nature du sol, le climat, la température, suivant pied à pied le cours du Nil, déterminant ses nombreuses cata-

ractes, entre autres celles du pays de Chaguy, qui n'est qu'une longue suite de cataractes de 45 lieues d'étendue.

A sept heures de Guérif-el-Ambah, village du Chaguy, le Nil, après avoir décrit un grand coude dans l'ouest, remonte dans le nord vers son embouchure. A sept heures, à l'ouest de ce lieu, sur la rive droite du fleuve, est le village de Merava, où M. Cailliaud a trouvé tant de ruines. Il en a aussi découvert d'autres, très-étendues, entre Chendy et Gevry, à l'écart du fleuve; leur enceinte occupe 2,500 pieds; au-delà sont celles de Naka, plus loin encore celles de Soba. Ainsi, l'empire de Meroé paraît avoir possédé beaucoup de villes florissantes ignorées des Grecs.

M. English accompagna également Ismail pacha. Ce prince, à la recommandation de M. Salt, consul général d'Angleterre au Caire, avait pris M. English à son service, en qualité de tonghibachi, ou général d'artillerie. M. Cailliaud eut l'occasion de rendre des services à M. English, et ce voyageur lui en a hautement témoigné sa reconnaissance dans la relation qu'il a publiée de son voyage. Il ne put aller aussi loin que l'expédition. Le mauvais état de sa santé le força de s'arrêter à Sennaar et de retourner au Caire.

Les Ababdeh, que l'on rencontre après avoir passé la première cataracte, font paître leurs trou-